



ASSOCIATION
des
RÉSERVISTES
du
CHIFFRE

Document interne à l'Association réservé aux adhérents

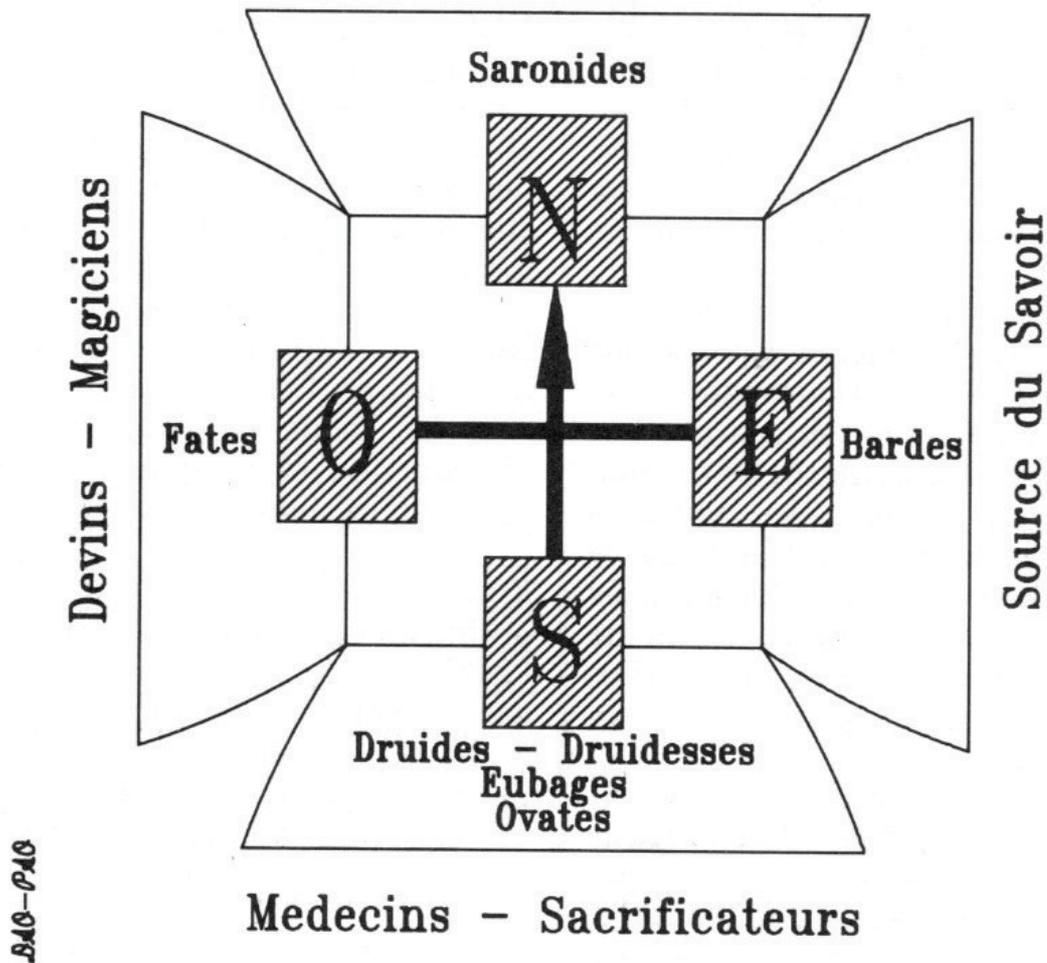
Nouvelle série
N° 17 - 1989

Saint-Germain-en-Laye

actinobole, omphaloblaste des celtes *

A. Ronse

Baptemes - Initiation aux mourants



1^{er} prix de l'Académie des Ecrivains publics de France
1988.

* acti : rayon - bole : qui émet - omphalo : ombilic, centre
blaste : cellule mère

Ah ! madame, que ne suis-je en possession d'assafoetida pour vous guérir !

– N'en avez-vous point ?

– Hélas, ce *laserpitium*, cette gomme, que l'on appelle vulgairement *laser*, est de plus en plus difficile à trouver. Mais, rassurez-vous, votre fièvre tierce, ayant un mouvement prompt, passera très vite. De plus, nous sommes le cinq du mois, jour critique impair. Un bon *cotignac de prunes*, un *clystère rémollitif au catholicon* et votre mal ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

Aposiopasius, disciple de M. Daquin, médecin dépêché par la marquise de Montespan à celle qui veillait sur l'éducation des enfants bâtards du roi, se retirait. Déjà, sa longue robe noire, sa coiffe pointue se fondaient dans la demi-obscurité de ce long couloir aux odeurs fétides du deuxième étage du château de Saint-Germain-en-Laye, principale résidence royale.

Cette nuit-là, Mme veuve Scarron, née Françoise d'Aubigné, avait fait de nouveau un rêve étrange. Son état de préceptrice des enfants de la favorite de Louis le quatorzième du nom, était plus que modeste. Sous un aspect extérieur de richesse et d'apparat, elle devait subir la versatilité de sa maîtresse que l'humeur changeante rendait imprévisible. Pourtant, depuis son dernier déménagement de la rue des Tournelles, depuis que le roi avait fait légitimer Louis-Auguste,

Louis-César et Louise-Françoise, les trois aînés des enfants dont elle assurait l'éducation, la condition de Françoise d'Aubigné semblait s'améliorer.

Tout d'abord, sa pension avait triplé de montant, le roi, d'un trait de plume, ayant changé les deux mille livres qu'elle recevait annuellement en deux mille écus. Puis, ce fut les deux gratifications qu'elle avait reçues de ses maîtres. Profitant de ces rentrées d'argent, elle signait alors un compromis de vente pour acquérir le château de Maintenon, tout proche, à quatre lieues de Chartres. Ce château, aux toits d'ardoises, aux larges fossés baignés par la rivière d'Eure, aux parcs dessinés par Le Nôtre, lui rapporterait onze mille livres par an. Elle essayait malgré tout les piques incessantes de Madame de Montespan qui lui rappelait sa condition subalterne.

Mais notre Françoise était optimiste de caractère. Le roi ne l'avait-il pas nommée, devant la cour « Mme de Maintenon » elle à qui la qualité de simple propriétaire du domaine ne conférait pas, pour autant, un titre de noblesse ?

L'énervement de ces dernières semaines, alors que la maladie des enfants dont elle avait la garde avait rogné ses heures de sommeil, l'avait à son tour abattue.

La condition des êtres, à Saint-Germain, pouvait se mesurer au nombre des chambres occupées. Mme de Montespan en avait vingt alors que la reine et le Dauphin

n'en partageaient que dix. Françoise pouvait se considérer comme une privilégiée, elle dont l'appartement était composé de deux pièces, dans l'aile du roi, face à celui de M. Le Nôtre.

Son indisposition passagère permettait à Françoise d'échapper à sa fonction. Elle prit sa plume d'oie et, d'une main vive, commença à écrire : – *Mon cher abbé* –

Son confesseur, l'abbé Gobelin, venait en principe deux fois par an auprès des âmes dont il avait la charge. Il arrivait cependant que, sur demande expresse, il vint au château pour s'entretenir avec une de ses pêcheresses. Françoise n'avait pas choisi l'abbé par hasard. Elle l'avait apprécié alors qu'il officiait à Saint-Sulpice. Elle s'était rappelé la simplicité et le charisme de celui que la cour appelait l'abbé-soldat. En lui, elle avait confiance. La correspondance qu'elle entretenait avec ce prêtre était le jardin secret qu'elle se réservait, face à l'agitation et au dérèglement de la vie à la Cour. Au fil des mois, l'abbé devenait, pour elle, un ami.

Elle écrivait :

Saint-Germain, le cinq mars 1675

Mon cher abbé,

Souffrez que votre présence me soit aujourd'hui indispensable. Ne pourriez-vous m'entendre en confession à Saint-Germain, séant ou quelque jour prochain ? Votre pardon me sera salutaire.

Elle ajoutait quelque civilité et signait : *Françoise d'Aubigné.*

Ayant remis le billet à sa chambrière, elle se recouchait car la pièce était froide. Depuis des décennies le printemps n'avait été aussi glacé. Il faut remarquer que le château n'était pas chauffé. Seuls l'abaissement des plafonds à six pieds et la rareté des fenêtres permettaient aux occupants de ne pas trop souffrir de la température extérieure.

L'abbé se rendit à l'invitation de Françoise avec l'empressement qui le caractérisait. Elle lui expliqua longuement ses états d'âmes dans le dessein inavoué de s'entendre donner la signification de son rêve. Elle ne faisait pas confiance aux mages et aux devins, comme le faisait la majorité de la noblesse, mais elle espérait que son directeur de conscience l'aiderait à comprendre son tourment.

– *Ah ! l'abbé ! ce rêve !*

C'est toujours ainsi : je donne la main à une ronde de personnes masquées vêtues de longues robes blanches. A chaque tour de danse, l'une d'elle disparaît dans un grand trou qui s'ouvre sous ses pas. Puis la personne qui reste semble m'attirer vers le ciel, dans un appel muet.

L'abbé, qui avait plusieurs fois incité sa pénitente à prendre le voile, parut soudain avoir trouvé une explication nouvelle.

– *Tenez-vous prête à rencontrer un moine bénédictin de mes amis*

qui vous révélera, comme il me les a fait découvrir, les rapports secrets de votre réceptivité avec le magnétisme du lieu où vous résidez.

Des jours passèrent durant lesquels Françoise attendait avec une certaine impatience un mot de l'abbé. Un rendez-vous fut fixé au fond du parc, à l'orée de la forêt toute proche. Le jour venu, Françoise enfila une robe de velours noir à galons d'or, jeta un mantelet de fourrure sur ses épaules, prit son manchon et sortit. Il était six heures du matin. Un jour gris se levait sur la longue terrasse que M. Le Nôtre avait achevé l'année précédente.

Françoise se dépêchait dans la crainte d'être aperçue du château. Sa présence dans le parc, à cette heure matinale aurait pu paraître étrange. Elle passa devant les grottes creusées dans le mur de soutènement de la seconde terrasse et ralentit sa course, certaine de ne pas avoir été découverte.

Le moine l'attendait près des premiers chênes. Sa bure, lui expliqua-t-il, était celle des bénédictins mais il était en réalité le descendant des grands chefs spirituels celtes. Dévoilant par la parole les secrets de la science des Druides, sa fonction première était d'initier ceux qui perpétueraient la foi en Gaea et la connaissance des liens magnétiques qui liaient la terre et les cieux.

Le moine s'appelait Guydon. Il lui apprit que l'année 1675

correspondait à l'an druidique 4048 dans l'ère des poissons. Il lui fit raconter son rêve et se mit à exposer une thèse basée sur des données scientifiques. Françoise, dont la vie à la cour se déroulait au rythme de l'évolution des enfants royaux, entra dans un univers nouveau qui la déroutait. La calvitie du Druide, le ton grave et posé de sa voix, l'intelligence franche de son regard contrastaient avec l'ésotérisme de ses propos.

Lors de ce premier entretien il lui avait brossé les grandes lignes de sa doctrine prouvées par les lois de l'évolution des atomes qui se désagrègent, se transforment et passent du stade minéral au végétal, à l'animal, à l'humain et au delà en d'autres mondes plus évolués que le nôtre. Il évoquait les siècles d'observation de phénomènes physiques et cosmiques ainsi que leur interprétation dans les domaines psychique et métaphysique.

Françoise avait besoin d'être rassurée. Le Druide lui donnait un autre rendez-vous, toujours dans la forêt. Il eut lieu près d'une cabane de rondins construite sur le modèle des habitations sylvestres gauloises. Il aurait fallu vingt ans au moins pour inculquer à Françoise la connaissance des quatre-vingt-une triades, la géométrie céleste et les courants telluriques. Elle retint surtout de ces leçons passionnantes le fait que Saint-Germain était pour elle le gage d'une situation bénéfique par la convergence de courants magnétiques terriens.

Jules C. César avait situé le centre de la Gaule dans le quadrilatère carnute délimité par Chartres, Dreux, Maintenon et Châteauneuf-en-Thymeray. La correspondance céleste de cette figure est la constellation de la grande ourse reliée à l'étoile polaire dont l'analogie terrienne se situe à Saint-Germain.

Guydon ajoutait que l'existence des espaces sacrés tels que le quadrilatère carnute avait été si bien compris du christianisme que celui-ci, par héliophanie, les avait jalonnés par des cathédrales ou des lieux saints, assurant, pour l'avenir, leur sacralisation.

Françoise d'Aubigné, future épouse morganatique de son roi, comprit alors, au fil de ses entretiens avec le moine, combien sa venue à Saint-Germain avait été pour elle un don céleste. Elle ne savait pas, alors, que le roi Louis, lui aussi, avait été initié par les druides.

Elle ne pouvait pas prévoir que cette science lointaine, transmise par dryades, oralement et de manière sélective, permettrait, dans l'avenir, d'éviter bien des erreurs de transformation des sites. Elle n'avait pas conscience que les pierres levées par les Celtes pour jalonner les courants telluriques se retrouveraient un jour, en partie, dans le musée de Saint-Germain. Elle ne pouvait pas savoir qu'en 1988 la décision de faire traverser la forêt par une route souterraine risquerait de perturber ces trains d'ondes.

Françoise d'Aubigné n'aurait pu

savoir, enfin, que trois-cent-treize ans après le début de son initiation, les écrivains publics de France, descendants modernes des Bardes, se seraient réunis dans ce lieu privilégié, maniant leur plume comme ils l'auraient fait d'une baguette de sourcier, dans le but de rechercher ces courants puissants qui devaient conduire leur profession vers la prospérité.

le 1^{er} avril 1988

*

Bibliographie.

Roger Facon et J.M. Parent
Vercingétorix et les mystères gaulois chez Robert Laffont.

Paul et René Bouchet
Les Druides - Science et philosophie chez Robert Laffont

Françoise Chandernagor
L'allée du roi chez Juillard

Antoine Furetière
Dictionnaire universel

Carte de l'Île de France au
1/150 000 par Shell

H. Cottez
Dictionnaire des structures du vocabulaire savant
Les usuels du Robert.